NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 Nº 9 1948

Adaptation ou retour aux origines ? Les exercices spirituels de saint Ignace

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 918 - 945

https://www.nrt.be/es/articulos/adaptation-ou-retour-aux-origines-les-exercices-spirituels-de-saint-ignace-2815

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ADAPTATION OU RETOUR AUX ORIGINES ?

LES EXERCICES SPIRITUELS DE S. IGNACE

I. GENERALITES

1. *Adaptation ou « ressourcement » ?*

Parmi tous les ouvrages, qui font époque dans la spiritualité chrétienne, il n'en est pas un qui porte un titre aussi inexpressif : « Exercices spirituels » ! Mais, au fait, ce titre n'est pas de l'auteur, car saint Ignace en a fait un bien plus long et qui dit clairement le contenu et l'intention de l'auteur. Il est dans le style de ceux que nous lisons, à la première page de tant de traités ascétiques, de ce temps et des suivants, et qui emplissent quelquefois tout un feuillet : « Exercices spirituels pour faire arriver l'homme à *se vaincre soi-même* (c'est ce qu'on veut d'abord, mais pour aller plus loin) et *à régler sa vie sans qu'il se détermine par aucune affection qui ne soit conforme à l'ordre* ».

On pourrait déjà, dès l'abord, songer à un titre plus conforme à nos goûts littéraires contemporains. Mais, somme toute, cela n'est pas important : car pour justifier celui que je proposerais, il faudrait toutes les discussions qui vont suivre. J'y renonce donc. Mais non sans faire remarquer que l'effet que veulent obtenir les Exercices n'est pas simplement « ut homo vincat seipsum » ; la maîtrise de soi ce n'est qu'une condition préalable à ce qu'ils ont en vue, à savoir : « régler sa vie », c'est-à-dire *choisir sa carrière* en *plein désintéressement*, en bref : créer l'état d'âme qui permet le désintéressement intégral, le dévouement pur au service de Dieu. La description plus précise de ce climat spirituel sera faite plus tard. Il apparaîtra dès lors que les Exercices sont parfaitement adaptés à notre époque d'Action catholique, de l'éveil, chez le laïc, du sens de sa responsabilité catholique. Car ils prétendent « exercer », c'est-à-dire développer les conditions morales indispensables pour celui qui veut servir Dieu et, coûte que coûte, éviter de se servir !

Reste à voir si les conseils, les indications de S. Ignace sont encore valables pour notre temps, s'il ne faut pas les modifier, si les chemins qu'il traçait jadis ne doivent pas être remplacés par des voies plus modernes. Nous remplaçons les chaussées par des autostrades ; ne faut-il pas faire de même en spiritualité ?

Nous verrons que, de fait, certaines formules sont un peu vidées de suc, sinon de sens, pour nous. Mais, dans l'ensemble, je crois qu'il faut plutôt parler de « ressourcement » que d'adaptation.

Il n'y a eu que trop d'essais de « modernisation ». Ils ont surtout

consisté en « réductions », voire altérations. On a propagé des « comprimés des exercices ». Ce qui a été conçu comme devant prendre un mois a été réduit à 5, à 3 jours ; même à un « week-end » ! A vrai dire : ces tentatives nombreuses n'ont guère été que des mutilations. L'antipathie pour les Exercices, l'attaque répétée contre eux, a presque toujours comme source ces malencontreux accommodements. Dans ce que nous appellerions la préface ou l'introduction, et que S. Ignace appelle « Annotations », la XVIII[e] est de très grande importance. Il y est question de « personnes illettrées ou de faible complexion, auxquelles il faut éviter de donner des choses qu'elles ne peuvent aisément porter, et qui seraient sans fruit pour leur avancement... » ou encore de « sujet étroit ou de peu de capacité naturelle ». Pour ceux-là, les Exercices ne sont point faits : qu'on leur fasse faire par exemple l'examen de conscience, la confession et la communion. Nous verrons, par la suite, que ceci ne constitue même pas la première Semaine.

Cette retraite abrégée se donne à ceux dont les ambitions chrétiennes et surnaturelles ne vont pas très loin. Le malheur, c'est que parfois on a présenté cet extrait comme « les Exercices » à ceux qui pouvaient porter plus, et dont on devait attendre plus qu'une simple observance des devoirs élémentaires du chrétien. Encore qu'il ne faille pas minimiser les dangers que nous courons tous de tomber bas, il était offensant pour des âmes consacrées à Dieu, par des vœux ou par l'Ordination, de se voir toujours traitées comme « sujets à convertir ». Mais précisément : les Exercices ne sont pas faits pour cela. Ils présupposent un converti, et présupposent absolument un chrétien d'élite qui ne se satisfait pas du minimum vital, qui est de la race du jeune homme que Jésus aimait, parce qu'il disait : « Omnia haec custodivi a iuventute mea »... et pourtant, je ne suis pas satisfait... je sens un vide... je veux plus... « Quid adhuc mihi deest ? »

Ma première remarque sera donc qu'à une catégorie, fort nombreuse du reste, de chrétiens, on « n'adapte pas » ce que S. Ignace appelle les Exercices... ; on ne les donne pas. Il est catégorique et réaliste lorsqu'il écrit, à la fin de la XVIII[e] annotation : « on évitera de passer plus outre (que de l'exercer à l'Examen et la Confession et de l'amener à la Communion)... surtout quand on peut en exercer d'autres avec plus de profit, puisque le temps manque pour tout faire ». Et tout compte fait : nous avons plus besoin de comprendre exactement le sens, la portée, des Exercices, dans leur ensemble et dans le détail, que de les « adapter ». Il en est ici, comme en bien d'autres domaines : il faut en revenir aux origines, à la source même ; sans quoi, de copiste en copiste, d'adaptation en adaptation, on en arrive à ne plus savoir au juste de quoi il est question, et chacun se livre à sa fantaisie ; aucun inconvénient du reste à ces élucubrations,

à la condition qu'elles ne se présentent pas comme l'authentique essence !

Ces lignes voudraient donc remonter à la source, et présenter avec netteté le contenu réel, primitif, de chacun des Exercices. Il sera dès lors plus facile de mettre à la portée des âmes faites pour eux, ce précieux trésor spirituel que reste le livre de S. Ignace.

2. *But précis des Exercices*

1. S. Ignace l'exprime en tête du livre : et déjà à la 1re annotation : « Trouver la volonté divine, touchant la disposition de sa vie », c'est-à-dire, comme nous disons maintenant : « Trouver sa vocation ». Savoir ce que Dieu attend de nous dans la vie. Comme nous le verrons tout à l'heure : ce n'est peut-être pas exactement cela. C'est plutôt éveiller, cultiver dans l'âme les idées, les sentiments, les dispositions préalables à un choix qui rejoint la Volonté divine. Quand on donne des retraites de vocation, le jeune auditoire s'attend d'ordinaire à ce qu'on lui présente, en une série de conférences documentaires, le panorama des carrières possibles. Il n'est évidemment pas surpris d'y écouter un exposé sur le Sacerdoce, la vie religieuse. Il compte sur un exposé des « dangers de la vie » et un dithyrambe, qui ne manque jamais actuellement, sur la beauté du mariage chrétien... On ne trouvera rien de semblable dans les Exercices ; ces sujets sont littéralement à côté. Les jeunes retraitants ne viennent pas pour faire leur choix — dans la plupart des cas : il est déjà irrévocable ; tout au plus sont-ils désireux de prendre des mesures pour être bons chrétiens dans la profession où ils ont décidé d'entrer. Ils sont précisément ceux dont, dans le « Préambule pour faire l'élection », il est dit qu'ils ne vont pas droit à Dieu. La retraite de vocation est faite pour créer dans l'âme le climat favorable à un choix surnaturel.

2. Historiquement, les Exercices ont été présentés à des ecclésiastiques (p. ex. Pierre Favre) ou à des aspirants au Sacerdoce (p. ex. François-Xavier), dont les capacités naturelles faisaient espérer qu'ils iraient loin dans la carrière ; tous les « espoirs » leur étaient permis. Prébendes et honneurs étaient en perspective.

Il s'agissait d'hommes intègres, et non pas d'aventuriers sans conscience, qui essayaient de réussir dans l'Eglise, puisqu'il leur était impossible de réussir dans le monde.

Mais « réussir » dans le Sacerdoce, est-ce nécessairement commencer et achever le « Cursus honorum » ? Ces hommes d'élite pouvaient sans doute aspirer à ces avantages honorables : était-ce tout le fruit que pouvait porter leur vie ? N'y avait-il pas mieux à en attendre ?

3. Ignace leur présentait, en série, un certain nombre de considérations, qui devaient créer un état d'esprit tel qu'ils chercheraient **exclusivement à servir Dieu, étant exclu qu'ils se serviraient eux-**

mêmes. La vraie réussite de leur vie serait non pas leur succès dans la carrière ecclésiastique, mais la réussite de Dieu. On allait donc les amener à un désintéressement absolu, à une indifférence totale à tout ce qui n'était pas service du Seigneur immortel. Ils seraient des hommes uniquement et totalement dévoués aux intérêts de Dieu. Une fois l'absorbante passion de la gloire de Dieu, du service de la gloire de Dieu, allumée dans leur cœur, ils décideraient leur genre de vie, ou bien, le cas échéant, réformeraient leur existence.

4. Les Exercices prétendent donc produire la moralité très élevée, la sainteté exigée par un apostolat pur de tout calcul. Il n'est pas question d'enseigner des « techniques » d'apostolat, ni même toutes les vertus qui doivent faire l'équipement spirituel de l'homme apostolique, et dont Jésus a donné l'exemple et composé le code. Il s'agit de créer dans une âme l'atmosphère générale qui rend capable d'un dévouement sans réserve et sans retour, qui rend capable de « durer » au service chevaleresque, c'est-à-dire entièrement gratuit, de l'« Aeternus rerum Dominus ».

5. Or à ce service ainsi conçu, à la persévérance dans ce service intègre et enthousiaste, il y a des obstacles. On sera sujet à des sollicitations diverses, subtiles, qui le compromettront. La triple concupiscence exerce ses attirances sur tous les cœurs ; elle est éternelle. Mais elle prend des apparences conditionnées par le temps ; c'étaient, du temps d'Ignace, les honneurs et profits que fournissaient les prébendes : on sait les catastrophes déchaînées dans l'Eglise par leur fascination... Il n'y a plus, chez nous, de prébendes. Peut-être y a-t-il d'autres choses qui aveuglent les hommes sincèrement dévoués à Dieu ; les Exercices veulent ouvrir les yeux sur ces ennemis sournois de l'Apostolat. Ils veulent empêcher ces égarements ; ils veulent sauver les vocations riches ; ils veulent assurer la pureté, l'intégrité du service loyal de Dieu.

6. Il faut donc dire aussi que le but essentiel, principal, n'est pas même de cultiver l'admiration pour Jésus, par la contemplation de sa merveilleuse aventure. Le culte voué à Jésus, l'adoration enthousiaste du Maître est un des moyens employés. Car ce qu'on veut, c'est prendre toutes les assurances pour avoir « perseverantem in Ejus obsequio formulatum », irrémédiablement compromis par tout calcul égoïste.

Il n'est pas exact de dire que les Exercices veulent extirper l'égoïsme, purement et simplement. Ils le veulent sans doute, mais *parce qu'il* entrave le service de Jésus. Il s'agit, en tout, d'arriver à un dévouement exclusif aux intérêts de Dieu, en prenant toutes les dispositions pour écarter la tyrannie de la recherche subtile des intérêts égoïstes. En un mot : il s'agit essentiellement de former un serviteur passionné et totalement désintéressé, et par conséquent tout à fait sûr.

3. *La technique des Exercices*

C'est un mot désagréable et qu'on répugne à employer. Il suggère des « trucs », un mécanisme raide, tout le contraire de la vie spontanée, libre. Bien des attaques contre le livre de S. Ignace n'ont pas d'autre objet que cette « technique ». A les relire, on a l'impression que l'œuvre du Fondateur de la Compagnie est essentiellement cela : avoir prescrit, impérieusement imposé au retraitant un certain nombre de rubriques qui doivent infailliblement amener un certain résultat. Inutile de nous occuper davantage de ces caricatures. Il est plus déplorable que des admirateurs n'aient pas toujours saisi ce qui fait l'essentiel de la méthode, soient passés à côté, parfois même déclarent qu'il est l'accessoire, qu'on utilise ou néglige à volonté. Quatre éléments me paraissent constituer la substance de la méthode ignatienne.

A. *Mise en action de l'homme total.*

1. C'est *l'homme total* qui doit faire les Exercices. On les a trop célébrés comme une œuvre de logique implacable, irrésistible ; c'était évidemment pour faire plaisir aux « rationalistes ». Or l'homme n'est pas seulement « raison pure, froide... » C'est l'homme réel, concret, « existant », qui est appelé à la retraite. Il doit être tenu compte de tout le conditionnement de l'homme.

De son milieu d'abord, dont il importe de le tirer, car il en est toujours victime. C'est pourquoi les Exercices supposent la « retraite » (sauf impossibilité presque absolue, prévue pour des personnages publics qui ne sauraient se retirer des affaires). Toutefois, si on lui fait quitter sa vie habituelle avec ses habitudes, c'est pour lui en créer une nouvelle, lui donner un nouveau milieu de silence et de solitude, un nouveau cadre temporel et spatial. Son temps sera réglé par les temps liturgiques : Matines de minuit — prière du matin — la messe conventuelle — les Vêpres — les Complies du soir. Cette division n'a rien de surprenant si l'on tient compte des lieux où furent composés et pratiqués par S. Ignace les premiers Exercices.

Le cadre spatial doit être conforme aux méditations : sombre, lumineux, égayé de fleurs même ; il doit créer une atmosphère. Combien peu de directeurs ont le souci de cet encadrement des retraitants. Il ne serait vraiment pas difficile de citer de prétendues maisons de retraite, dont l'ordonnance intérieure et l'ornementation sont bien incapables de constituer un climat religieux. Par contre, on en peut aussi citer, qui, dès les premiers pas qu'on y fait, produisent nettement l'impression qu'on est, non dans une auberge, mais dans une maison de Dieu.

Mais le cadre à lui seul ne suffit pas : il est autour de l'homme, **il opère sur l'homme : il n'est pas l'homme.**

2. Celui-ci, on l'oublie trop et S. Ignace ne l'oublie pas, est un être sensoriel. Tous ses sens — les cinq sens comme nous disons — extérieurs et intérieurs doivent collaborer. C'est-à-dire que son imagination, cette faculté qui nous permet de supprimer les distances dans le temps et dans l'espace, de rendre tout vraiment présent, actuel et donc actif, est constamment requise. Pas une méditation où elle ne joue, chronologiquement, le premier rôle. Je dis le premier et non pas exclusif. Son activité est préalable, postulée par ce qui va suivre ; elle fournit la matière sur laquelle s'exercera l'intelligence ; elle est comme le minerai dont les opérations des facultés supérieures vont extraire le métal précieux. On a trop négligé cette première démarche de la contemplation, qui est l'imagination ; il faut y revenir. L'aridité spirituelle, le dégoût de l'oraison mentale pourrait bien s'expliquer par cette déficience.

3. Une autre erreur serait de négliger le sentiment. Lui aussi joue un rôle irremplaçable : multum affici, dans la douleur, dans la joie, est une des choses sur lesquelles insiste S. Ignace. On a raison si l'on met en garde le retraitant contre la « sensiblerie ou la sentimentalité » ; car le terme de la contemplation n'est pas les sentiments. Mais entre « l'intelligence » et l'action s'insère nécessairement « l'émotion ». Pour agir avec décision, enthousiasme, continuité, il faut être ému. On a, peut-être, trop voulu persuader intellectuellement sans se préoccuper assez d'émouvoir. L'homme n'est pas seulement une raison ; la plupart du temps, pour agir, il a des raisons qui dépassent la froide raison. L'organe intéressé, actif, dans les Exercices n'est pas seulement le cerveau, mais aussi le cœur. Il ne serait pas difficile d'établir la gamme complète des sentiments du cœur humain, qui résonnent au long des Exercices. On les a, quelquefois, conçus et donnés d'une manière trop cérébrale.

4. L'intelligence joue évidemment sa partie dans toutes les méditations ; le cadre, l'activité des sens extérieurs et intérieurs, le cœur n'entrent en activité que pour interférer avec l'intelligence. Rien de tout cela ne se substitue à elle ; comme elle ne peut fonctionner sainement sans tout le reste. Mais il faut prendre garde que l'activité intellectuelle n'est pas quelconque. Dans les Exercices, on ne cherche pas à construire un système doctrinal, une conception du monde ou de la vie. Comme nous le verrons, cela est présupposé. Ce dont il s'agit, c'est de réfléchir ; c'est-à-dire de *se* retourner sur soi, de *se* juger, de *se* décider.

Le « magis particulariter » qui se répète dans le texte doit, je crois, se traduire « particulariser », « réaliser », faire, de ce que l'on vient de comprendre, *mon cas personnel*. Seul le retraitant est capable de réussir cela ; on comprend l'insistance impatiente du R. P. Ledochowski à interdire les longs discours des directeurs de retraite. En

effet ceux-ci ne peuvent que généraliser ; alors que la méditation exige qu'on particularise. La grande difficulté ici, c'est l'incapacité des retraitants à réfléchir de la sorte ; ils sont tellement habitués aux idées toutes faites qui leur sont servies tous les jours de combien de façons ! Précisément cette absence de pensée personnelle est un des grands dangers de l'âme chrétienne contemporaine ; une réaction s'impose : la méditation selon S. Ignace répond parfaitement à l'exigence du moment, pourvu qu'on suive toutes ses indications et qu'on intéresse tout l'homme à cette réflexion.

5. Tout ce qui précède n'est que la préparation d'une phase ultime qui est celle de la décision à prendre. La méthode ignatienne fait aboutir chaque méditation à une question : quid faciam ? Il a, au plus haut point, le sens de l'action immédiate ; il ne se contente pas d'attitude générale, imprécise, enthousiaste. Mais il ne précipite pas non plus à une multiplicité de bonnes résolutions. Rien n'est plus contraire à sa grandeur d'âme que ce morcellement spirituel. La réponse au « quid faciam ? » est toujours la même, mais de plus en plus fondée, de plus en plus « sentie ». Combien s'y sont trompés ! Au long d'une retraite de 8 jours, s'il faut « prendre une résolution » (c'est ainsi qu'on interprète à tort : capere fructum), on sort avec un lot impressionnant : 32 ! Personne ne peut admettre une telle abondance ; alors on conseille, au 6e jour, de faire un tri ! Erreur : nous verrons que le « facere, agere » ne doit pas se prendre en un sens mesquin, mais au sens élevé d'attitude intérieure générale, qui commande désormais tout l'agir de l'homme, qui oriente toute son existence. Il faut qu'on sorte de la retraite avec la conscience que toute la vie est changée, et non pas seulement quelque chose dans la vie.

Tout l'homme s'est mis en branle pour aller à Dieu ; c'est tout l'homme, et toute son activité, qui se trouve changé.

Peut-être que la désaffection des chrétiens pour la retraite — des jeunes particulièrement — tient à ce qu'ils ont l'impression d'avoir passé 3 jours pieux, mais que le fond de la vie n'est pas entamé. Le cours du drame de l'existence n'est pas changé. Tout l'homme n'a pas été engagé ; tout l'homme n'a pas été ému ; tout l'homme n'est pas modifié. Or c'est là ce que veulent les Exercices de S. Ignace.

Si ce résultat n'est pas atteint, ils sont manqués.

B. *Le symbolisme.*

Si l'on disait que S. Ignace est un poète, on provoquerait plus que des sourires ironiques. Car il est entendu que c'est un capitaine, un « volontariste », un homme d'action, un réaliste ; bref, un tas de choses qui excluent la poésie. Bien sûr, son ouvrage ne ressemble d'aucune façon aux poèmes de S. Jean de la Croix. Mais n'est pas seulement poète l'homme qui exprime son âme en strophes lyriques.

Il y a dans les Exercices certaines pièces, et précisément les pièces maîtresses, qui sont de la poésie authentique : j'entends les méditations du Règne et des 2 Étendards ; il faut y ajouter les préludes de la première semaine et la méditation des « 2 couples ».

Faute d'avoir suffisamment fait attention au caractère propre de ces quatre morceaux, on ne les a pas toujours utilisés comme il se doit : nous le verrons plus loin. Ce caractère propre : c'est le symbole. L'emploi du symbole est essentiel aux Exercices.

Il y a des réalités qu'il est fort difficile de comprendre d'emblée. Elles sont trop éloignées de nous. Pour nous hausser à leur niveau, pour y pénétrer, nous usons de « symboles », nous considérons certaines choses qui nous sont plus familières, que nous entendons mieux et nous nous en servons comme de tremplins pour bondir vers la chose plus difficile. Pour faire comprendre la hargne d'un homme, nous le comparerons à un chien. Et pour faire comprendre toute la richesse d'affection, nous parlerons d'un cœur d'or. Le chien et le cœur sont des réalités que nous comprenons ; nous partirons d'elles pour la découverte d'un inconnu.

Seulement il ne faut pas que le symbole soit lui-même une énigme. Dans ce cas, il n'est pas utile, il entrave. Il se peut, comme nous le verrons, que certains symboles, très émouvants au temps d'Ignace, n'évoquent plus beaucoup d'émotion à notre époque. Ce n'est pas une raison de rejeter l'usage des symboles, mais seulement de leur en substituer d'autres.

La 1re semaine est tout entière colorée, je dirais orchestrée par la vision symbolique du chevalier félon, enfermé dans un cul de basse fosse, dans un château, au fond d'une forêt. Il doit penser au jugement devant ses pairs. Il n'est pas condamné. Son souverain, au contraire, lui rend l'épée, pour qu'il ait l'occasion de se réhabiliter. Que va-t-il faire ? Ce symbole en commande deux autres, comme nous le verrons. C'est toute l'atmosphère chevaleresque qui est présupposée, et qui expliquera tout le reste des Exercices.

On s'est contenté souvent de rappeler, à titre de « souvenirs respectueux », ces « détails ». On prenait soin d'avertir qu'il ne fallait pas trop s'y attarder. On ne s'apercevait pas qu'on faussait les perspectives. Ou bien on s'y attardait, alors que la lettre de ces symboles ne pouvait plus être comprise et qu'il eût fallu en dégager l'esprit. Le rationalisme spirituel a joué encore ici un fort mauvais tour.

C. *Compositio loci.*

Malgré toutes les précisions de S. Ignace, il est surprenant de lire et d'entendre constamment présenter le 2e prélude, comme une représentation de scène : « Représentez-vous S. Joseph et Marie... et l'Enfant dans la Crèche ». Telle n'est pas la pensée de l'auteur et **c'est dommage de ne pas le suivre. Il est en beaucoup d'endroits**

l'héritier du moyen âge, et par exemple en celui-ci. De quoi s'agit-il ? Ni plus ni moins que de faire, au début de chaque contemplation d'un mystère de la vie de Jésus, un pèlerinage en esprit à l'endroit où il s'est passé (la grande dévotion médiévale, qui lançait tant de pèlerins sur la route de terre sainte). Je ne peux pas transcrire chacun des « seconds préludes ». On peut aller vérifier dans le livre : mais tout de même celui de la nativité : « Me figurer, par l'imagination, le chemin de Nazareth à Bethléem, considérant sa longueur, sa largeur, et s'il est uni, ou s'il va par des vallées ou des hauteurs. J'examinerai de même la grotte de la nativité : combien ce lieu est spacieux ou étroit, bas ou élevé et comment il est préparé ». Tout ce prélude est repris au 4e point de l'application des sens. Toucher les objets, embrasser et baiser les endroits où ces personnes sacrées ont posé leurs pieds et se sont arrêtées... tâchant de faire tout cela avec quelque profit pour l'âme.

Ces préludes sont une des manières de prendre tout l'homme. Il ne faut pas les omettre à la légère. Quiconque a visité des endroits historiques sait combien puissamment les murs, les pavements, les meubles évoquent le passé : on le revit. J'en appelle à ceux qui ont visité par exemple l'église et la cure d'Ars, la maison de Jeanne d'Arc à Domremy... J'en appelle aussi à ceux qui ont éprouvé une déception navrante à la vue de la cellule mortuaire de S. Louis de Gonzague, de S. Jean Berchmans : là, il y a trop de soies damasquinées, trop de dorures. Nous aimons mieux l'authentique nudité et simplicité primitives. Comme il est aisé, dans le cadre authentique, de reprendre le contact, et de subir comme une sorte de contagion saine. Comme le personnage qui a vécu, agi, parlé, souffert peut-être en ces lieux nous est proche ! Il y a comme une espèce d'envoûtement ! Toute parole, encore plus, tout discours serait non seulement superflu, mais presque sacrilège.

L'homme extérieur et intérieur à la fois est pris. Et bien des choses s'expliquent, s'éclairent, s'imposent dans certains endroits, qu'on a justement nommés les hauts-lieux de l'esprit. Le pèlerin qu'était S. Ignace a fait du pèlerinage un élément actif de sa méthode. Nous perdrions beaucoup à le négliger.

D. *La méditation.*

Notons d'abord qu'il est question de méditation, et non pas de sermons, de discours. Trop souvent les exercices d'une retraite sont des exercices d'éloquence. Pour peu qu'ils se prolongent, l'auditeur, fatigué par la tension de l'audition, est bien incapable de penser tout seul. Et pourtant l'auteur nous avertit, expressément et très sagement, que seule la découverte personnelle importe. Je sais qu'il faut tenir compte de l'incapacité à réfléchir tout seul de nombreux contemporains. Du moins faudrait-il rester fidèle aux indications de

méthode de S. Ignace. Trop souvent, on sert des dissertations, des traités bien agencés, qui instruisent, charment, persuadent, mais ne transforment pas.

La méditation selon S. Ignace est une contemplation transformante ; je dirais presque que le phénomène spirituel qu'elle prépare est du mimétisme surnaturel. L'insecte, le papillon qui possèdent cette faculté se conduisent comme s'ils avaient si fortement absorbé en eux l'image de ce qui les entoure : feuille, brindille... qu'ils sont entièrement transformés à sa ressemblance ; ils ne sont plus porteurs de l'image, ils sont eux-même devenus l'image. « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ». Nous savons l'exactitude de ce dicton. On connaît des cas où l'admiration d'un homme a fait inconsciemment adopter par l'admirateur, quelquefois jusqu'aux tics du « héros ». Méditer, pour S. Ignace, c'est de la sorte hanter le Christ ; se laisser fasciner par son être tout entier, sa parole, son action en sorte qu'on en soit enthousiaste imitateur. Mais l'imitation n'est pas pénible copie, composition de soi par le dehors : c'est le résultat d'une vision intérieure, envahissante, absorbante dont rien ne distrait. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre la triade : « cognoscere — amare — imitari » qui sont 3 phases d'un même processus. Il faut laisser agir sur soi la vie de Jésus, pour que, par le dedans, elle se réalise en nous. On m'a dit que, dans certains cours de diction, on impose sur le visage de l'élève des masques de cire, exprimant avec vigueur des sentiments ; par les ouvertures ménagées dans les yeux, le futur acteur se contemple longuement ; on lui enlève brusquement le masque ; il peut faire la comparaison ; il paraît qu'on obtient ainsi des résultats saisissants.

La méditation, même prêchée, doit donc être « vision » et non pas un raisonnement, une argumentation. Cela peut quelquefois se justifier, mais pas en cet endroit. Notez encore qu'il n'est pas question de reconstitution historique et de présenter des méditations « style Flaubert ». Si j'avais à tirer une comparaison de l'histoire de l'art, je dirais volontiers que nos méditations doivent être en style des Primitifs, en style de l'Angelico. N'est-ce pas ce qu'insinue le 1er point de la « Nativité » : « et moi, je me tiendrai là, comme un petit pauvre et comme un indigne petit serviteur, les contemplant et les servant dans leurs nécessités, comme si j'étais présent, avec tout le dévouement et la révérence possible » !

Peut-être les prédicateurs de retraite auraient-ils beaucoup de choses à apprendre de l'art chrétien médiéval. Car manifestement la méditation ignatienne est dans cette ligne, et de ce style.

II. LES DIVERSES PARTIES DES EXERCICES

1. *Le Fondement*

1. Dans tous les Exercices, le leitmotiv est le service loyal et désintéressé de Notre-Seigneur, ou, si l'on veut, le service chevaleresque du Christ. Ce qu'on appelle « le Fondement » est l'énoncé d'un postulat préalable. Son acceptation ou son incompréhension constituent une sorte d'éliminatoire. Seront admis ceux qui l'acceptent comme allant de soi. Il décrit en effet une conception de la vie qui n'est pas accessible à tous. Car le « service » dont il est question n'est pas simple sujétion à un maître, obéissance à une autorité ; ce n'est pas affaire de domestique, de serf, qui exécute des ordres et obéit à des consignes. Ce qui est visé, c'est la Chevalerie de la bonne époque, le « service du prince », le service glorieux.

2. « Laudare, reverentiam exhibere, servire » ne sont pas trois choses qui donnent trois points de méditations : 1° Bien dire son office ; 2° être respectueux à l'église pendant les offices et en dehors ; 3° observer les commandements et la règle, ceci peut très bien faire un sujet de considération, mais ne doit pas se réclamer du Fondement. Ces trois mots disent une réalité très riche : service du prince, auquel on a fait hommage, et dont on veut assurer le triomphe et la victoire.

3. Ce loyal et féal chevalier met évidemment à la disposition de son prince sa terre et ses hommes (reliqua supra faciem terrae). Ses propriétés mesurent son service, et non pas ses facilités personnelles de bonne vie. Il les utilise pour pouvoir servir magnifiquement.

4. Il est indifférent à toute chose qui n'est pas la gloire et l'honneur au service du prince. Les dangers de toute sorte ne l'arrêtent pas. Les profits à retirer d'une éventuelle campagne victorieuse non plus. Il est totalement désintéressé. Car indifférence se traduit fort bien par désintéressement total, et n'est que l'envers de sa passion de servir. Car ce qui est présupposé, c'est que le Chevalier, l'âme chevaleresque soit une âme passionnée, non pas au sens péjoratif, mais en un sens magnifique : éperdument épris, exclusivement épris d'un idéal élevé, au point qu'on ne calcule plus, qu'on ne tient plus à rien d'autre, qu'on est prêt à compromettre, sacrifier santé, biens, vie..., uniquement soucieux de réaliser le rêve de la vie : servir glorieusement.

5. On a souvent réduit cette disposition splendide à une attitude, honnête sans doute et nécessaire, mais qui rapetisse singulièrement la réalité : on en a fait la facilité à admettre les dispositions du supérieur dans la distribution des charges et des fonctions : on en a fait un élément de la sujétion prompte et sans réplique, un postulat du gouvernement d'une communauté. Mais elle est tout autre chose ;

c'est, je le répète, le désintéressement total, chevaleresque, du passionné de la gloire de Dieu, du service du Seigneur Dieu et que seule la réussite de Dieu intéresse encore. Le « quae magis conducant » ne s'explique que par cette intensité dans le dévouement chevaleresque à Dieu. La promptitude à obéir, le cas échéant, à un supérieur, en découlera. Mais elle ne me paraît pas visée in directo. Ce que les Exercices présupposent, ce n'est pas un sujet obéissant, c'est un passionné de Dieu, indifférent à tout ce qui n'est pas les intérêts de Dieu. S. Ignace reviendra constamment sur cette *conception fondamentale*, sur ce *point de vue capital* (ces 2 formules me paraissent mieux traduire le contenu — vu le contexte — du mot « Fondement »). On la retrouvera dans le Règne et les Deux Etendards et comme préambule de l'Election.

6. « Et per haec salvet animam suam » implique je crois une identification entre le service et le salut : que Dieu réussisse, et j'aurai réussi ma vie. Il ne s'agit pas d'une simple conséquence, le service de Dieu devenant une condition à remplir afin d'arriver à l'essentiel qui, après tout, seul nous intéresserait, comme le salaire à recevoir est le mobile qui mène le salarié. Il est manifeste que tous ne sont pas capables de cette noblesse d'âme. Bien peu conçoivent, de fait, leur vie comme une conquête, comme un apostolat. Ils ne sont guère capables de « se quitter » comme le décrit déjà la 19e annotation. Bien des « adaptations » du Fondement se sont en réalité fourvoyées. Au lieu de s'inspirer, dans la présentation de cette doctrine, de l'idéal chevaleresque, des relations entre prince et chevalier, elles se sont abaissées à décrire les relations entre chef d'entreprise et salarié. Du système féodal, on est descendu au système capitaliste, où Dieu n'est plus le « Dominus Deus », le Rex aeternus Universorum, mais un patron, qu'il faut bien servir, tant qu'on peut, pour toucher ensuite le salaire : salvare animam. C'est très honnête, mais ce n'est pas, je crois, ce qu'entend S. Ignace.

7. La chevalerie n'est plus ; mais l'esprit subsiste. Un homme mêlé à des mouvements révolutionnaires me disait un jour, au camp de concentration, que, pour les grands coups, on ne peut compter que sur ceux qui ont mis dans leur calcul la possibilité d'être victimes et de tomber en service. Ceux qui n'ont pas pensé qu'ils pouvaient tout perdre en exécutant un plan ne sont pas des hommes en qui l'on peut avoir confiance. L'expérience, en politique, ne prouve-t-elle pas que seuls ces hommes-là méritent confiance, qui sont désintéressés et prêts à tous les sacrifices. Tout calcul égoïste, toute perspective intéressée rend suspect, prépare des compromissions, des trahisons.

Le P. Nonell fait justement remarquer que le « Fondement » est identique au 3e degré d'humilité. Dès lors, pourquoi le mettre en tête des Exercices, et faire un présupposé de ce qui va être un résultat ?

Il y a réponse à cela. Autre chose est admettre un point de vue comme juste, autre chose s'y installer et décider de là. Les Exercices installeront le retraitant dans une position dont il a reconnu la justesse au départ. Mais il y en a dont la contexture d'âme est telle que l'adhésion, même théorique, à de certains principes leur est impossible. Ceux-là n'ont pas à commencer la Retraite de S. Ignace.

2. *La Première Semaine*

1. Le but essentiel n'est pas une bonne confession qui mettra l'âme en état de grâce, et ainsi en état de continuer la retraite. Il n'est donc pas de réaliser les conditions requises à l'absolution : la honte d'être un pécheur, la volonté de changer sa vie, le recours à Dieu dans le sacrement. C'est là une chose excellente, nécessaire. La 18e Annotation prévoit les exercices qui mèneront à cela et les nomme « levia ». C'est pourtant ces « levia » qu'on tient souvent pour la « 1re semaine ». Or il n'en est rien. Son contenu est inassimilable à celui que S. Ignace tient pour un « exiguum subiectum », disons « l'homme moyen ». Ceci ne vise aucune catégorie sociale et s'entend seulement de la médiocrité morale.

2. La 1re semaine me paraît avoir un *but* fort élevé : poser devant une âme noble un problème qui doit l'émouvoir, la bouleverser : le péché, par supposition, a été dans sa vie une triste réalité. Or il se révèle, dans autrui, une catastrophe ; dans le pécheur lui-même une intolérable indignité. Le retraitant constate que, dans son existence personnelle, ces désastres ne se sont pas produits. Pourquoi ? Une seule réponse. Le Christ est intervenu ; le Christ crucifié est son Sauveur, son incroyable Bienfaiteur. Cette découverte l'accable ; il faut qu'il réponde à cet amour-sauveur. Que faire pour reconnaître, ainsi qu'il se doit, cette bonté, dont il a été, quoique indigne, l'objet ? Toute la semaine peut se résumer dans un symbole : un félon indigne, qui mérite le juste châtiment de sa vilenie, est pardonné par son prince qui meurt pour le sauver. On lui laisse la vie ; qu'en fera-t-il désormais ? Si toute noblesse n'est pas éteinte dans son cœur, il reprendra l'épée qu'on lui rend pour faire oublier son hideux passé.

On comprend que seule l'âme noble puisse, avec fruit, faire cette méditation. L'expérience prouve que la plupart des hommes sont de simples profiteurs. Les voilà pardonnés, absous... après la pénitence ils sont quittes. L'idée de « réparer », de faire oublier est trop haute..., inaccessible. Or précisément, en 1re semaine, c'est l'essentiel ; il faut à tout prix compenser mon indignité et répondre à la générosité de mon Sauveur : « Quid agam pro Christo, quid agere debeam pro Christo ? ».

3. Le but à atteindre est donc une reconnaissance, inquiète de se

manifester avec noblesse. Pour l'atteindre, deux moyens : la contemplation de certaines visions symboliques, la méditation de certains faits dogmatiques.

a) Les visions symboliques, ou plutôt une vision, mais dont les détails sont épars dans le texte. D'abord la 2e addition évoque un chevalier félon, que ses pairs vont juger, qui médite dans sa geôle. Le prélude de la 1re méditation évoque cette prison, une oubliette, dans un donjon au fond d'un bois sauvage.

Le 3e point de la 2e méditation : « Ulcus et apostema » sera facilement compris par ceux, qui ont fait l'expérience de ces abcès et purulences qui finissent par couvrir le malheureux interné, dans des conditions que nous avons connues dans les camps. C'est le pouilleux et le vermineux qu'y devient l'homme le plus soigneux de sa personne en temps de liberté !

Ces visions donnent l'atmosphère de la 1re Semaine. Elles présupposent une âme capable de réaliser la honte de cette situation. Elles sont renforcées, du reste, par les autres prescriptions qui font passer ces imaginations au niveau de la réalité expérimentale : obscurité perpétuelle de la chambre — (ah, ces cellules éclairées chichement par la lucarne au plafond, et l'absence de lumière, dès la nuit tombante !) — froid — alimentation juste suffisante, insuffisante même (jeûne...), cilice... chaînes... Tout cela, pour qu'on réalise — c'était bien aussi le but des S.S. — qu'on est le rebut de la société, l'abcès à exciser !

Combien de directeurs de retraite ne passent pas fort légèrement sur tout ceci, le rappelant à peine et non sans insister qu'il ne faut pas trop s'attarder à ces choses. C'est ne pas comprendre que l'on ne meut, ni n'émeut un être humain, que si on le prend tout entier, jusque dans sa chair.

b) Les faits ne sont pas sans poser un problème théologique. Le rapprochement entre le péché des anges unique et le péché multiple de l'homme ; le rapprochement du péché d'Adam chef de la race avec celui d'un individu de la série ; le rapprochement entre l'homme qui serait damné pour un seul péché : tout cela soulève des questions. Car les péchés de Lucifer et d'Adam ne sont assimilables sans plus, ni à l'unique péché, ni à tous les péchés mortels d'un homme. Les conditions ne sont pas les mêmes. Les théologiens traditionnels expliquent la gravité toute particulière de ces actes du début de la création, qui ne peuvent être comparés à aucun des errements habituels de l'homme. S. Ignace n'a pourtant pas présenté ces méditations pour disculper le méditant. Aussi bien n'est-ce pas la nature des péchés qu'il faut considérer mais les effets. Ceux-ci, même, ne sont pas, comme paraissent le supposer bien des prédicateurs, la « pointe » de ces exercices. La voici, je crois : Le péché de l'ange, le péché du

père de la race, tout péché mortel est, la foi le déclare, une catastrophe. Dès lors il y a une énigme troublante : qui pose la cause doit s'attendre à l'effet. Or j'ai posé cette cause : et combien de fois ? Je n'ai pas subi l'effet ! Qu'est-ce donc qui est intervenu, qui fait de mon cas une exception ? Le colloque, qui est toujours le point culminant, la consommation de l'Exercice répond : c'est le Christ, crucifié pour moi, qui s'est interposé entre mon péché et ses suites. On médite donc, non sur la nature elle-même du péché, ni ses suites, mais sur les suites qui auraient dû se produire et qui ont été empêchées par l'intervention de la miséricorde, et sur les conclusions qu'un homme de cœur se doit de tirer de cette situation : une véritable anxiété de répondre à une pareille bonté. Cette question finale trouve déjà une réponse au 3e exercice. Car le colloque indiqué en cet endroit fait suite à celui de la première méditation. On y signale 3 grâces à obtenir, mais qui sont enchaînées : 1. juger comme il convient un passé détestable ; 2. en voir la source dans le « désordre », c'est-à-dire la mauvaise orientation de mon activité intérieure ; 3. prendre donc en horreur ce qui fausse la véritable orientation de la vie : « res mundanas et vanas ». Et l'on voit déjà ici poindre, comme un début d'aurore, l'offrande du « Règne ».

4. La contemplation, sous forme « d'application des sens », qui termine la 1re journée a pour objet l'enfer. Ce qu'elle doit produire n'est pas simplement la détestation d'un passé, mais la préparation, et déjà la garantie, d'un avenir. Ce ne sera pas simplement d'éviter le péché, sous le coup de l'effroi ; considérez le colloque ; il est une nouvelle expression du sentiment qui colore toute la 1re semaine : un sentiment poignant de la miséricorde, une gratitude, honteuse d'avoir tant tardé et, donc, presque fiévreusement pressée de s'exprimer. La prière du 3e prélude vise déjà discrètement tout ce que devra réaliser la 2e Semaine : il faut se mettre en garde, contre une possible éclipse au service de mon Sauveur ; les « vanités » du monde peuvent aveugler les plus enthousiastes ; il est bon de voir à quoi mène cet aveuglement ; car ces vanités, auxquelles il sera nécessaire de renoncer, conduisent aux « reliqua omnia vitia » et par eux à l'enfer.

Je ferai un rapprochement entre les imaginations du félon prisonnier au début de la journée et cette vision de la réalité à la fin. La détestation de son crime est renforcée, sa volonté de fidélité totale aussi, par la perspective des conséquences effroyables d'une récidive. Celle-ci ne doit pas seulement l'effrayer, ni même simplement le précipiter vers une bonne confession, mais créer au chevalier réhabilité un souvenir qui le maintienne loin de tout ce qui achemine vers la trahison, surtout vers l'extinction en lui de l'amour de l'éternel Seigneur.

5. Telle me paraît être l'authentique 1re semaine : un « prélude », une « ouverture », non pas un ensemble « stans per se », qui s'appelle-

rait par exemple « Du péché et de ses suites » et s'adresserait à tous les pécheurs croyants. Elle n'est pas plus un tout, qu'un prélude n'en est un : elle n'est pas, sans plus, accessible à quiconque possède la foi. Le désir incoercible de faire oublier un passé indigne par un avenir débordant de générosité n'est, hélas, pas du tout commun. Peut-être une désaffection de la retraite, conçue comme une conversion sans plus, est-elle explicable par un rapetissement de la 1re Semaine. Certains prédicateurs en sont venus parfois à supprimer cette étape préparatoire, partageant à la légère l'opinion rapide de ceux qui y verraient même une « insulte » à un auditoire sacerdotal. Elle ne serait faite que pour les âmes grossières, non pour « l'élite » ! Mais, précisément, les âmes vulgaires ne sauraient être admises à la faire. Car vouloir à tout prix réparer n'est pas vulgaire. Se tranquilliser sur un passé indigne et n'en tenir aucun compte est d'une âme basse. En faire comme un tremplin dont on bondit plus haut est le fait de l'élite.

6. Reste une dernière difficulté. Cette semaine des Exercices présuppose une âme qui a connu le péché mortel. Il est cependant des existences sans cette triste aventure. Doit-on, peut-on omettre, pour elles, cette première étape ?

Je ne crois pas : mais il faut un peu changer le point de vue, ce n'est plus le péché « commis » qui est le point de départ : c'est le péché possible auquel on a échappé. Avoir été préservé est aussi merveilleux, tout autant œuvre de grâce miséricordieuse, que d'avoir été délivré. Ni la libération, ni la préservation ne peuvent être appréciées que si l'on se rend bien compte du mal dont on fut gardé. Tout au plus, pourrait-on ne pas insister aussi longuement. Mais la raison d'être de la 1re semaine subsiste intégrale : je suis libéré par la miséricorde. « *Quid* retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi ? »

3. *La deuxième Semaine*

I. LES GRANDES PIECES MAITRESSES

A. *Le Règne du Christ*

La deuxième semaine met le retraitant, décidé à se réhabiliter, en présence de Jésus qui a pardonné. Le Sauveur lui adresse un appel à un service magnifique, à une croisade de libération ; il en expose les conditions magnifiques : communauté de labeur, de peines, de gloire (on peut déjà y trouver l'esquisse des 3 semaines suivantes). Il attend réponse. S. Ignace en suppose deux possibles : 1. L'enthousiaste enrôlement : cela va sans dire (...sanae mentis). 2. L'enthousiasme réfléchi de l'homme, averti par son passé qu'on peut faiblir, et qui prend ses précautions pour durer dans son engagement total : il introduit, comme conditions à son service, l'exclusion délibérée de

tout intérêt personnel : ni profits ni honneurs, dût-on tenir pour fou un désintéressement pareil. Cette parabole, ce symbole donne le ton de toute cette 2e étape, qui, on le voit, postule la 1re.

a. *L'appel.*

1. On passe quelquefois très rapidement sur la parabole : elle serait utile à ceux qui ont l'imagination romantique, même ceux-là ne devraient pas trop s'y amuser. On passe tout de suite, comme à la chose essentielle, à l'« oblatio maioris momenti » qui comporte une préférence marquée, qui s'exprime en instante prière d'une vie humble, humiliée même et pauvre. On donne ainsi l'impression que ce genre d'existence stoïcienne a une valeur en soi, une beauté en soi, que l'appel du Christ-Roi va essentiellement à cela. Comme si l'« oblatio maioris momenti » n'était pas inspirée par la perspective du service indéfectible du Christ conquérant glorieux, auquel on veut s'attacher, et surtout rester attaché.

2. On oublie qu'entre cet exercice et tous les précédents il y a un lien vital. Il y répond comme un réel à son ombre projetée en avant et qui l'annonce. Le Christ, qui fait une levée d'hommes et marche à la gloire, est le crucifié libérateur. Celui qui entend l'appel et répond « Présent » est l'homme qui a compris toute la tragique splendeur du pardon qui lui fut accordé, en qui brûle la question : « Quid agam ? » et qui, pleinement conscient du passé, s'élance délibérément, avec une chevaleresque prudence, vers l'avenir.

b. *Le Chef.*

La parabole met en scène le Christ-Roi. Cette qualité avait, au temps d'Ignace, une valeur qui n'est plus. Nous ne connaissons plus le sacre des rois. Bien des pays ignorent le roi. Ceux qui en possèdent encore ne le considèrent plus comme un Ignace pouvait le considérer : le chef aux initiatives personnelles illimitées. Il est pourtant encore des hommes, pour lesquels le roi est un personnage émouvant, capable de provoquer d'enthousiastes dévouements. Mais ce n'est pas le titre, ou la valeur politique du mot, qui est important. Le roi, c'est le chef. Et celui-ci à notre époque garde tout son prestige, est-il besoin de le démontrer ? Cependant, même quand il était le maître d'une implacable et universelle police et le seul porteur de tous les pouvoirs de l'Etat, ce n'est pas à cette exorbitante puissance qu'il devait la fascination qu'il exerçait.

Il est l'homme qui représente un dessein, un plan, qui est décidé à l'action réalisatrice et fait appel aux hommes de volonté, d'énergie. Deux choses le caractérisent donc : 1° l'idée, le plan, l'entreprise grandiose dont il prend l'initiative ; 2° l'appel aux armes, à l'action.

Dans la parabole, le plan s'appelle croisade. Du temps d'Ignace l'authentique idée n'en était pas morte. Elle ne l'est pas encore. Ja-

mais ce mot n'a été plus utilisé pour enflammer des enthousiasmes. Il implique deux éléments : une volonté de conquête, ou plus exactement de libération. L'expérience de l'histoire prouve que les individus et les peuples se soulèvent plus aisément pour une libération d'eux-mêmes ou d'autrui, que pour une conquête. Ensuite l'association intime avec le chef aimé, la camaraderie militaire qui supprime les distances et marque mieux l'identification totale au chef, condition du don total, du désintéressement total.

C'est bien ainsi que S. Ignace trace le portrait du chef, valable encore à notre époque. Il ne faut point passer trop vite sur cette partie de la contemplation : elle commande l'« oblatio ». Il est capital de se pénétrer de ce caractère de Jésus, non seulement libérateur de jadis, mais chef actuel de la libération actuelle de l'humanité. Les âmes jeunes, les vrais idéalistes sont toujours sensibles à des projets de cette espèce, qu'il s'agisse de territoires occupés ou de situations sociales. Tous les dévouements sont assurés à ceux qui prennent des initiatives libératrices, pourvu qu'elles soient grandioses, qu'elles sauvent des valeurs capitales. Négliger, comme on le fait trop souvent, cet aspect essentiel du Christ et mettre tout de suite l'accent sur une abnégation, un renoncement à tout, qui serait fin en soi ; c'est fausser les Exercices et aller à l'échec. Il est assez décevant de constater combien peu de chrétiens réalisent l'idée exacte du christianisme et le déforment de plus en plus en une religion individualiste. Il est plus décevant encore de constater combien de prêtres sont les promoteurs de ce catholicisme en contradiction avec son nom. Cette méditation doit remettre les choses au point : « Ma volonté est de me soumettre l'univers et tous mes ennemis et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père ». Ce dessein doit redevenir un sujet de longue et sérieuse méditation : d'elle et d'elle seule sortira le reste. Ne pas y insister et disserter ensuite sur l'« oblatio », c'est supprimer la cause, pour avoir plus d'effet !

c. *La réponse.*

Comme nous avons vu, S. Ignace en suggère deux. L'une, le fait de l'homme qui a « iudicium et rationem sanam ». Il y a ici plus que « le bon sens ». Il s'agit de cette catégorie d'hommes opposés à ceux que stigmatise le 1er point : « dignus qui vituperaretur ab universo mundo, et ignavus haberetur eques ». On vise ici ceux qui ont l'âme généreuse, magnanime, qui ont le sens de l'honneur, de la grandeur morale, qui sont enthousiastes et brûlants d'agir. Bref ceux auxquels s'adressent les Exercices précisément.

Mais il y a, parmi eux, ceux qui « magis affici volunt et insignes se exhibere », c'est-à-dire, je crois, les exercitants qui, par la 1re semaine, sont arrivés à ce « magis affici... erga Christum ». Ils ont déjà conçu une aversion très éclairée du « monde » ; ils savent à

quoi s'en tenir sur ce qui détache du service et sont décidés à prendre en conséquence leurs précautions, pour que l'élan dure.

d. *Les entraves au service total du Christ.*

Les vraies entraves, les plus dangereuses, ce sont les avantages qui peuvent résulter du service lui-même. Ils ne sont pas, directement ni à première vue, une contradiction avec ce service. Ils en sont souvent une conséquence : par exemple prébendes et honneurs. Répondant à une inclination naturelle, ils peuvent tellement captiver qu'ils arrivent à prendre le pas sur le service, qui, lui, finit par sortir des perspectives. Plus on s'attache à ces choses naturellement attachantes, plus on se détache du Christ. On sait le mal fait à l'Eglise périodiquement par la poursuite passionnée de ces conséquences accessoires du dévouement au Christ. Le danger n'est plus, à l'heure actuelle, exactement le même qu'au moyen âge ou à la Renaissance, et avant la Révolution. Mais les « préoccupations financières demeurent » : le prestige de la « richesse » est entier. Qu'est-ce que l'embourgeoisement du clergé, que tant de voix déplorent ? Et le souci prédominant de se consacrer aux classes possédantes, considérées comme dominantes ? Et les soucis d'argent envahissants, qui s'expliquent du reste par des institutions à soutenir, des budgets ecclésiastiques à équilibrer et qui causent des « prudences », des réticences, des compromis, quand ce ne sont pas des capitulations ?

Si les « honneurs ecclésiastiques » sont soustraits à la brigue et ne déterminent plus des vocations, tant d'autres formes de l'instinct de domination persistent : querelle — entre gens d'église — de préséance, de suprématie, de monopole. L'orgueil est bien plus nuisible quand il est le fait d'un groupe, que celui d'un individu. La conscience individuelle est tranquillisée quand elle doit apprécier des démarches, des attitudes, des actes du groupe. Le « bonum commune » suggère même l'opinion d'un désintéressement fort méritoire. Rien n'est plus menaçant et plus néfaste qu'un esprit de secte, vite épanoui dans tout groupe. Et cet esprit n'est autre que l'orgueil. « Et per haec, reliqua omnia vitia !... » L'histoire contemporaine ratifie.

B. *Les Deux Etendards*

A la méditation du Christ-chef fait suite une autre dite des deux Etendards. Le P. Stracke, S. I., se demande justement si c'est bien de 2 drapeaux qu'il s'agit et non pas de 2 compagnies. Le texte en tout cas suggère très fort cette interprétation. Regardons-le d'un peu plus près qu'on ne le fait d'ordinaire. Une chose frappe : c'est encore un appel, c'est même un double appel : de Lucifer et du Christ. Mais il ne s'adresse pas « in directo » aux retraitants, mais bien aux « recruteurs », aux enrôleurs qui reçoivent leur consigne avant de

se disperser. Les propagandistes du démon doivent s'efforcer de pousser à la recherche des richesses et des honneurs : l'orgueil avec toutes ses catastrophes suivra. Les envoyés du Christ recommanderont le détachement en esprit, ou même en réalité, la résignation aux humiliations en vue de « l'humilité » (nous verrons tout à l'heure ce qu'elle est vraiment dans le langage du saint), d'où suivra tout le reste.

Donc dans le Règne : le chrétien s'est offert à la pauvreté et à l'humilité ; voici que dans « les deux Etendards » le Christ envoie des prédicateurs chargés de prêcher cette même pauvreté et humilité. Sont-ce deux états différents d'une même méditation, puisque l'aboutissant est l'élan vers les deux formes de l'abnégation ? C'est improbable. On pourrait bien trouver dans des manuscrits deux présentations diverses d'un même sujet, mais non pas dans le « Liber textus ». En réalité il y a gradation psychologique.

Le démon n'a personnellement aucun message, ni écrit ni parlé. Mais il y a le monde, « Mundani homines », dans les paroles desquels il faut entendre l'infernal inspirateur. Le retraitant les a entendues, les entendra encore ; il peut les prévoir s'il a l'expérience du « monde » : toutes les suggestions, les combinaisons proposées, la pratique universelle... (mais tout le monde fait cela !...), les moqueries et les insultantes insinuations devant le détachement, l'intégrité : c'est l'esprit mondain, immortel comme le démon.

Mais à côté de ces tentateurs innombrables, il y a aussi d'innombrables apôtres, qui partout, toujours, font entendre d'autres propos : je crois que sont visés les réformateurs que Dieu suscite dans l'Église, « in tempore opportuno », et qui ont presque toujours fait porter leur effort de réforme sur le retour à la pauvreté évangélique et à l'humilité, menant une vraie guerre à la richesse et à l'orgueil. Que le retraitant prête l'oreille à ces voix innombrables ; car elles sont l'écho du maître de la vie.

Les diverses « réformes catholiques » n'ont point toutes — et même rarement — prêché un retour à l'essence du christianisme, mais un retour aux conditions d'un christianisme authentique, de bon aloi.

Le retraitant, déjà disposé à ce détachement, apprend ici combien il est ainsi dans la ligne d'un catholicisme vrai et qu'il s'enrôle vraiment dans une troupe d'élite, qui a fait ses preuves.

Cette méditation, au lieu d'être une sèche leçon d'histoire, continue le symbole de la méditation du Règne, en dégageant la vraie portée de l'esprit mondain.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut présenter la méditation, qui reste toujours actuelle. Sans quoi, si on s'en tient à la lettre, on peut se heurter à un scepticisme, qui lui enlèvera tout son prix : « Où le démon a-t-il ainsi parlé ? » ; on évite aussi une espèce de redite. A qui réfléchit et ouvre les oreilles : il ne sera pas difficile de traduire en

langage très actuel les « retia et catenae »... et les exhortations à la pauvreté et à l'humilité apostolique ne seront pas difficiles à retrouver dans ces réclamations de plus en plus nombreuses — et quelquefois tumultueuses — des laïcs contre l'embourgeoisement des gens d'église..., leur arrogance... et le bruit d'argent autour de l'autel !

C. *Les trois classes d'hommes*

D'abord un éclaircissement préalable : le titre n'est pas : de trois « classes », mais de trois « couples ». Pourquoi « couple » ? Je me demande si ce n'est pas l'aventure d'Ananias et Saphira qui en donne l'idée. Il fallait se dessaisir de sa fortune et manifestement les deux se sont concertés et mis d'accord pour ne pas tout donner... et mentir !... On peut aussi très bien supposer le dialogue entre le « propriétaire » et son régisseur, son homme d'affaires. Imaginez à Paris Ignace et Xavier... Ignace, qui procure de l'argent à Xavier... et qui en vient à discuter avec lui sur l'opportunité de le faire aux fins que se propose Xavier. Le futur apôtre des Indes rassemble une somme, sans doute pour financer les démarches nécessaires à l'obtention d'un canonicat espagnol. Cet argent n'est pas volé : ce canonicat n'est pas une chose indigne. C'est, pour lui, le début de la carrière... Est-ce le début du service que le Seigneur attend de lui ?

Dès lors trois étapes de la conversation, et de la discussion. Pour peu qu'on s'arrête à l'une des trois : ou aura des types différents d'hommes.

1re étape : on parvient à faire naître l'inquiétude sur la pureté des intentions qu'on a. On peut rester à ce stade. Il y a des foules d'inquiets... et qui sont « d'accord en principe » qu'il faut faire quelque chose. « L'accord de principe » suffit à beaucoup !... Mais cela n'est rien, si on ne passe à l'acte !

2e étape : on imagine un compromis : on ne songe pas à renoncer au canonicat... mais on donnera une partie de la somme à un autre étudiant ou candidat... Cela fera un geste de générosité qui tranquillisera la conscience inquiète... ; elle pourra, heureuse de sa libéralité, poursuivre en paix son affaire personnelle. Les « compromis » rassurent aussi un gros contingent d'hommes. Dieu est content, pensent-ils, et eux pas moins !

3e étape : on dissipe tous les faux-fuyants et l'on veut trancher le fond du débat. Au concret, on peut imaginer que Xavier dépose tout son argent entre les mains d'Ignace. Gardez-le... S'il apparaît évident que le service de Dieu exige que je pose ma candidature à cette charge, je le reprendrai. Mais ceci n'est pas clair du tout, et doit être examiné à fond. C'est ce que je vais faire.

Ce genre de débats est suggéré dans le « Préambule à l'élection », et quiconque s'est occupé de vocations à diriger les connaît. « Il arri-

ve que plusieurs commencent par choisir l'état du mariage — ce qui n'est qu'un moyen — et secondement ils se proposent de servir Dieu notre Seigneur, dans cet état, ce qui est la fin... D'autres veulent avoir un bénéfice ecclésiastique, et après cela ils veulent servir Dieu dans ce poste... ».

Nous connaissons tout cela ; ces dernières années, on a exalté à ce point le mariage que beaucoup en ont été détournés du sacerdoce et de la vie religieuse. Tout comme d'autres ont célébré, dans de tels dithyrambes, l'Action catholique, qu'ils sont arrivés au même résultat. Les évêques du reste s'en sont émus justement et ont protesté. Tant de vocations, d'états de vie offrent en même temps des possibilités de servir Dieu, et de trouver son compte ! Il ne suffit pas de vouloir, même sincèrement, se dévouer aux intérêts du Seigneur, pour être sûr de trouver le bon moyen. La méditation veut aider à préciser, à purifier les bonnes volontés, ou plutôt les générosités lucides, nées en 1re semaine et qui déjà deviennent adolescentes.

On a cherché de diverses manières à moderniser cet exercice qui, vraiment, n'a nul besoin de l'être. Il y a, par exemple, l'attitude vis-à-vis d'un remède à prendre : on en veut « un » mais on ne s'arrête à aucun ; on n'en veut « qu'un » auquel on tient pour mille raisons ; on est prêt à n'importe lequel, pourvu qu'il soit efficace. Ce n'est pas un contresens. Mais c'est d'un caractère tellement égoïste et utilitaire, qu'on trahit la pensée de l'auteur : nul appel n'est fait à la générosité ; nulle allusion aux illusions qu'elle peut connaître. Au fond, les « trois binaires » nous mettent en présence de trois « idéalismes ». Le premier, déclamatoire et vague (trop fréquent : il suffit d'écouter les harangues de beaucoup de congrès !) ; le second, calculateur, qui entend retrouver tout de même son compte dans le dévouement (aussi peu rare que le premier : pour juger de la sincérité de certaines propositions ou résolutions, qu'on se pose la question : si l'on voulait sauvegarder avant tout des intérêts propres, comment parlerait-on ?) ; le troisième, le seul authentique, se prononce d'abord contre des avantages personnels.

Pour discerner les vrais dévouements des égoïsmes larvés, l'exercice reste irremplaçable. Il oblige l'exercitant à prendre exactement son pouls, à s'affronter avec le fonds de sa volonté, et à récuser courageusement le compromis entre ses intérêts et ceux de Dieu.

Mais le but est-il alors de forcer à choisir toujours contre soi ? Toute décision où l'on trouverait son compte est-elle nécessairement vicieuse ou, à tout le moins, le fait d'une âme médiocre ? Le 3e point, c'est-à-dire le 3e type d'homme, est encore indécis ; son dernier mot, son attitude définitive n'est pas le renoncement pur et simple, son désavantage délibéré, mais la décision d'un nouvel examen. Il le fera dans l'atmosphère dite des trois degrés d'humilité.

D. *Les trois degrés d'humilité*

Avant de les exposer, il faut préciser ce qui paraît être le vrai sens ignatien du mot lui-même. Le saint a son vocabulaire, que le contexte permet très bien de définir.

Tout devient fort clair, me semble-t-il, si l'on oppose « humilitas » à « superbia » et si, comme le fait comprendre la méditation des deux Etendards, la superbia, c'est l'indépendance totale : « ni Dieu ni maître ». Dès lors, l'humilitas est la dépendance totale, la volonté loyale d'un service total, la soumission — j'allais écrire fanatique (nous avons vécu cela) — au chef. La considération des trois degrés ne veut pas amener à cette obéissance chevaleresque : elle entend fournir un critère à un homme généreux, qui veut aller au bout de sa générosité, pour sortir de l'indécision, de la perplexité où l'a laissé l'exercice précédent.

Voyons les deux premiers critères : c'est le péché mortel, c'est le péché véniel. Appliquons-les à un cas courant, encore actuel : le mariage. Puis-je ou ne puis-je pas me marier ? Est-ce, ou n'est-ce pas soumission totale à Dieu ? Il est des âmes, pour lesquelles le critère qui les guide, c'est le péché mortel et lui seul. Lors d'une mission, une boutiquière est venue m'interroger : « Hier, une dame m'a payé 50 francs de trop : est-ce péché mortel si je ne les lui rends pas ?... » Quiconque a quelque expérience des hommes connaît cet état d'esprit, qui se contente du strict nécessaire : pour eux, seul le péché mortel a un sens, le péché véniel n'en a aucun.

Si je me marie, est-ce péché mortel ?... Non : il y en a pour lesquels, dès lors, l'affaire est réglée... Oui ?... (le cas d'un mariage avec un conjoint divorcé, par exemple)... Alors : c'est fini : n'en parlons plus. Je respecte la volonté du Seigneur ; je me soumets : 1er degré... nous savons bien que cela n'est pas tellement commun. Heureusement il y a mieux : est-ce un péché véniel ?... Le cas du mariage serait ici moins clair ; prenons un autre cas, hélas, fréquent : la messe du dimanche. Est-ce péché véniel si, délibérément, je m'arrange pour n'arriver à l'église qu'à l'offertoire ?... Bien sûr (nous savons que beaucoup ne sont pas gênés par cela). Celui qui, dans ce péché véniel, voit un critère moral conclura : alors je veux y être dès le début !...

Revenons, cette fois, au cas du mariage : le conclure n'est ni un péché grave ni un péché véniel : dès lors l'incertitude reste. Comment en sortir ?

Et c'est alors le 3e degré, la 3e manière. Ma décision sera, si aucune autre raison ne vient me faire pencher dans un sens ou dans l'autre, de me décider à une solution, qui me fait ressembler au Christ : proposito sibi gaudio, sustinuit crucem : c'est-à-dire Il a **préféré son désavantage : une vie humiliée, une vie douloureuse. Je**

préférerai donc une vie de pur service, de pur dévouement, où je ne trouverai pas mon compte, mais où Dieu trouvera le sien. Et c'est ceci qui importe. Un des saints martyrs canadiens se voit, pendant sa captivité chez les Iroquois, offrir par un capitaine hollandais l'évasion : le captif est abominablement torturé tous les jours ; pourtant il hésite et demande la nuit pour réfléchir. Splendide exemple, admirablement éclairant. S'enfuir, est-ce un péché mortel ? De toute évidence, non : on ne lui propose pas l'apostasie. Est-ce un péché véniel ? Tout aussi certainement non : alors ?... le martyr réfléchit qu'en s'évadant il pourra partir pour la France, et exposer à la fois tous les dangers, mais aussi tous les espoirs que présente cette mission ; il accepte de s'évader et s'évade en effet. On sait que, plus tard, il donnera tout de même son sang pour le Christ. Ce qui l'a déterminé, c'est le « servitium et Laus divinae maiestatis », comme s'expriment les derniers mots des « Trois humilités ».

On pourrait encore étudier le cas de S. Louis de Gonzague. Il veut se faire d'Eglise : mais c'est une âme noble, et il a une clairvoyance très aiguë. Il entend servir et non pas se servir. Sa parenté, son père en particulier, apprend qu'il veut se faire ecclésiastique ; on tente d'abord de l'en détourner. Devant sa ténacité, on change de tactique : qu'alors du moins, il entre dans la « carrière » ; son nom, le passé de la famille lui garantissent « prébendes et honneurs ». Il refuse ; il sait où cela mène. On connaît la colère du père : un Gonzague portant soutane et qui ne parviendra à « rien ». On a, dans son entourage, dû donner raison au chef de la famille : il fallait être fou, quand on était marquis de Castiglione, de renoncer aux honneurs et au reste. Il tint bon et préféra « maiorem et meliorem humilitatem », non parce qu'il était blasé ou manquait d'envergure, mais parce qu'il voyait qu'il réaliserait « maius servitium cum Christo paupere ». Il ne se laissa pas influencer par les reproches (« opprobria »), se laissa tenir pour « insipiens et stultus pro Christo, qui prior habitus fuit pro tali », plutôt que de s'entendre complimenter comme « sapiens ac prudens in hoc mundo ».

Celui qui se décide à la 3e humilité n'est donc pas un homme, fanatiquement assoiffé de pauvreté et d'humiliations ; mais celui que le service de Dieu avec le Christ passionne au point de s'exposer délibérément à cette vie sans éclat ni confort mondain, à une vie obscure et dure, mais surnaturellement utile.

Il ne serait sans doute pas difficile de montrer que non seulement l'Eglise de Jésus, mais l'Etat lui-même aurait tout avantage à n'être servi que par des hommes, que seul le service intéresse, et qui répugnent d'instinct à tous les profits qu'on en peut tirer. Ils sont, hélas, rares : mais ce sont les seuls bons serviteurs. On ne sait que trop où aboutissent même ceux qui dans les débuts étaient généreux, audacieusement dévoués, dès lors que les avantages de leur héroïsme com-

mencent de les attirer,... de les fasciner,... et finissent par les ternir... et quelquefois les faire sombrer.

Le retraitant, à ce moment, baigne dans une atmosphère pure : il peut réfléchir, choisir, décider de quelle façon il entend, concrètement, servir le Seigneur Dieu.

Plus haut, il nous paraissait qu'on parodiait presque l'indifférence, en la réduisant à n'être que la soumission sans réplique à une disposition des supérieurs. Mais cela peut se trouver sans qu'il y ait véritable passion du service de Dieu, et n'est pas, dès lors, ce qu'entend le Fondement. Qu'on prenne garde aussi de ne pas minimiser la chevaleresque « 3e humilité ». Si un religieux fait, pendant sa retraite, l'inventaire de sa cellule et en fait disparaître le superflu, quelquefois un peu trop du style « vieux garçon » ; s'il se décide à faire désormais bon visage aux réflexions désobligeantes, d'où qu'elles viennent, il fait bien, très bien. Mais pour autant qu'on ne s'imagine pas qu'il pratique le « 3e degré », c'est là jouer sur les mots.

C'est sa vocation tout entière, c'est la substance même de sa vocation, qu'il doit considérer, pour examiner si, dans des attitudes, des comportements habituels, — fréquentations flatteuses, ministères éclatants et qui ne sont que cela, façon de juger choses, gens et événements, — il est toujours guidé uniquement par le « maius Dei obsequium », tel que l'exigent les circonstances du moment. Il est évident que les petites choses, le détail de la vie ont de l'importance. Mais on peut très bien se perdre dans les détails minimes et négliger gravement l'essentiel. La pauvreté qui est visée dans les Exercices est le détachement chevaleresque de celui qui ne peut plus s'intéresser vraiment qu'au Règne de Dieu et pour lequel une vie inconfortable est presque une chose naturelle. L'humilité est une préoccupation exclusive de la gloire du maître et sa formule n'est pas « me oportet minui », mais le « Illum oportet crescere, me autem minui ».

II. LA MEDITATION DE LA VIE DU CHRIST EN IIe SEMAINE

1. La deuxième semaine se passe comme en trois temps. Les trois premiers jours contemplent le Christ qui, par son exemple, pose le problème des deux états de vie. Le 4e jour commence la solution en aidant l'exercitant à se mettre dans la disposition voulue pour la trouver. Du 5e au 12e jour, on continue à la fois les méditations de Vita Christi, mais sous la lumière spéciale du troisième degré, qui est moins la conclusion du deuxième temps, que l'introduction au troisième.

2. Si l'on compare les « points » et la matière prescrits dans le corps des Exercices, avec ce qui est proposé dans l'annexe, il apparaît qu'il y a comme un rythme alternant dans les mystères. D'une **part, ils suggèrent le don total, l'abnégation : « Ecce nos relinquimus**

omnia ». D'autre part ils visent à donner confiance : « Centuplum accipies ». On n'y prend pas assez garde, et rapidement la II[e] semaine prend l'aspect d'un « speculum iustitiae ». On médite la sainteté très riche de l'âme de Jésus ; les méditations se suivent, sans grand lien entre elles, et l'on y insère, comme pour varier, les grandes pièces que nous venons d'analyser.

3. Mais ces contemplations ont un but bien précis : engager de plus en plus à prendre l'attitude fondamentale du renoncement complet, du désintéressement total, condition irremplaçable d'un service sans calcul, sans réserve. On alterne les exemples du Maître et ses exhortations en cette matière, avec ses gestes miraculeux qui montrent qu'à se livrer à lui, tout entier, on ne perd rien. C'est comme un perpétuel avertissement, encouragement : « Nolite solliciti esse... Confidite »... « Vous partagez ma vie dure, obscure, ne vous souciant que de me servir. Soyez donc tranquille, je me soucierai de vous ! » On arrive donc à un don total, en toute confiance et sans arrière-pensée de se rattraper. Et c'est en méditant ces assurances et ces exemples qu'on réalise ce don confiant de soi, dans le choix délibéré d'une vie donnée toute.

4. C'est donc chose excellente sans doute, mais qui ne doit pas se croire une adaptation, que de tirer des exercices de cette semaine une sorte de bréviaire des vertus. Ce qu'elle doit réaliser, c'est la volonté intelligente du renoncement et de l'abnégation, comme garantie d'un apostolat efficace. La retraite annuelle de celui qui a fait une fois déjà les exercices dans toute leur extension renouvellera les convictions, les confirmera : car l'expérience lui fournira des preuves nouvelles de la justesse des principes sur lesquels il a bâti sa vie.

4. *La troisième semaine*

1. Est-ce un retour en arrière, à la 1[re] semaine, un développement seulement de la vision du colloque après la 1[re] méditation ? A première vue, les trois préludes le feraient supposer. A y regarder de plus près, il en est tout autrement. Le 4[e] point de ces exercices sur la Passion engage à « contempler ce que le Christ souffre, ou plutôt ce qu'il veut souffrir ». Le suivant : « comment la Divinité se cache, pourrait détruire ses ennemis et ne le fait pas » ; c'est-à-dire pourrait ne pas souffrir. Le dernier point : « Comment Notre-Seigneur endure tout cela « pour mes péchés » et ce que je dois donc, en retour, faire et souffrir pour Lui ». L'exercitant a fait son choix, la semaine précédente, sur la base du désintéressement absolu, ayant courageusement renoncé à tout profit personnel, matériel ou moral. Ce courage constitue, vraisemblablement, un sacrifice douloureux. Le voici invité à contempler le Christ dans son douloureux sacrifice : « Il cache sa divinité », c'est-à-dire renonce

à tous ses avantages. Ainsi le retraitant a renoncé à briller, à faire carrière, s'est décidé à une vie laborieuse, où ses éventuels titres de noblesse ou titres académiques seront peut-être cachés, inutiles — il n'en fera du moins pas état pour faire carrière ; on le tiendra sans doute pour fou, fanatique, illuminé ! Pécheur pardonné par le Christ, il se ressouviendra de son passé pour y puiser une raison de se confirmer dans sa décision, d'être heureux de sa décision.

2. Il ne s'agit donc pas, principalement, d'avoir pitié du Christ ; ni uniquement de détester, encore une fois et mieux, les péchés ; ni de se décider à nouveau à les expier et faire oublier. Il ne s'agit même pas tout à fait d'une simple confirmation, d'une ratification, d'une solidification de la volonté de désintéressement total au service du Christ. Il s'agit surtout de considérer le côté ardu de la décision, pour y trouver une raison déterminante du choix : bref de transformer ce qui pourrait être une objection en un argument décisif. C'est pourquoi, je pense, l'exercitant est prié de faire ses « colloques » sur le mode indiqué aux Deux Etendards, et précisé dans les « Trois classes ».

3. Cela explique aussi le curieux 7e jour de cette semaine, qui se passe à contempler la solitude de Notre-Dame et le douloureux isolement des disciples. La dévotion à Notre-Dame de la « Soledad » est une dévotion espagnole qui a laissé des traces dans l'église de la Chapelle à Bruxelles, où il lui a été voué une statue et une chapelle. Pourquoi S. Ignace l'insère-t-il dans ses Exercices ? Celui qui s'est décidé à une vie uniquement désintéressée se trouvera probablement dans un douloureux isolement, un douloureux abandon de ses proches et amis. D'être seul de son avis, ne doit pas être une raison de capituler : voyez la solitude de Notre-Dame.... Il s'agit, encore une fois, de renforcer une décision chevaleresque jusqu'à être héroïque. Ceux qui ont résolu de se sacrifier connaissent souvent cette épreuve. S. Ignace a prévu le cas ; il y a pourvu.

5. *La quatrième semaine*

1. On en connaît la matière : les mystères glorieux. Mais quel esprit doit animer ces méditations ? Le 3e prélude indique la grâce à obtenir, donc le but à atteindre : allégresse et joie intense de la gloire et joie si grandes de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dans la vie morale et la vie spirituelle, la joie tient un grand rôle. Mais ce n'est pas cela qui est ici visé. C'est un enchantement tout spécial dans une âme bien particulière et pour une fin bien déterminée. Voyez les « points » caractéristiques, c'est-à-dire non pas tant les découpures d'un événement en épisodes, mais plutôt les aspects, les points de vue, les éclairages particuliers.

Le 4e point « consiste à voir comment la divinité, qui semblait se cacher (tel est le 5e point de la IIIe Semaine) apparaît et éclate, par

tant de miracles, et (notez bien ce dernier trait) par les vrais et saints effets qu'elle opère ».

Le 5e point sera de considérer que Notre-Seigneur fait envers les siens ce que les amis ont coutume de faire pour consoler leurs amis. Il faut évidemment comprendre cette « consolation » in sensu auctoris, qui la décrit soigneusement au discernement des esprits, 3e règle, en 1re semaine.

2. La 3e semaine a confirmé solidement le futur chevalier du Christ dans son détachement de tout et son attachement exclusif au service du Seigneur. La 4e semaine lui donnera l'allégresse dans ce détachement ; car on peut s'attacher, avec un dévouement énergique mais sombre, à un être admiré, aimé ; on peut, par enthousiasme austère pour lui, participer à sa ruine. Ce n'est pas ce genre de zèle farouche qui est visé par les Exercices spirituels. Don et abandon de soi doivent être et rester joyeux, allègres. Il ne s'agit, au fond, d'aucune sorte d'anéantissement. La Divinité se cache, mais ensuite se révèle dans de vrais et de très saints effets. Le détachement comme l'attachement doivent être compris comme les préludes d'une efficience suprême, comme produisant de « vrais et très saints effets ».

Celui qui sert, lourdement peut-être, tout en portant vaillamment le poids de la Croix sur la montée du Calvaire, le Christ vient le « consoler » par la vue du terme. Celui-ci n'est pas seulement situé dans l'au-delà. Il est, — comme on l'annonçait dans la méditation du Règne — la conquête spirituelle du monde. Quatre méditations de cette semaine offrent expressément ce thème : les 6e, 8e et 9e apparitions et l'Ascension.

Le résumé de cette semaine est contenu dans ces mots : per passionem et crucem ad Resurrectionis gloriam.

CONCLUSION

Les Exercices supposent évidemment une appropriation à l'état d'âme de ceux qui les font. Mais celle-ci n'est possible que si l'on revient au sens initial : sans quoi ce seraient plutôt des modifications, des altérations. Nous avons plus besoin en cette matière d'un « ressourcement » que d'une adaptation, ainsi que je le disais au début L'idéal que veut atteindre l'exercitant est exprimé dans la proclamation du « Règne » : « Mecum laborare, mecum in poena, mecum in gloria. » Et les trois choses se tiennent inséparablement. Les quatre Semaines opèrent une réhabilitation par le Christ, magnifique. Un pécheur, à l'âme noble, se relève et décide de se racheter. Le Christ, qui l'a relevé, lui en donne la chance. Le pécheur se donne tout entier à ce Christ-Sauveur, dans un don généreux et douloureux. Il réalise ainsi, malgré ses débuts malheureux, le but de sa vie : le **service glorieux du Seigneur.**

L. DE CONINCK, S. I.